L'IVROGNE

I

En sortant de la gare, le jeune ouvrier aperçut, toute proche, l'usine dont la cheminée en briques s'élevait sur la rive droite du Thérain.

En quelques enjambées rapides, il se trouva dans la cour.

A gauche de celle-ci, presque à l'entrée, une porte vitrée ouvrait sur un petit perron, et sur cette porte était écrit ce mot: BUREAUX.

Il entra.

Un employé unique feuilletait un répertoire:

—Vous désirez?

—On m'a dit que vous aviez du travail en ce moment.... Je venais me proposer.

L'employé considéra, d'un air sympathique, ce grand garçon imberbe, dont le froid de la matinée avait blêmi les traits, et qui ressemblait plutôt à un apprenti qu'à un ouvrier.

—Je vais chercher le contremaître.... Asseyez-vous en attendant.

Cinq minutes écoulées, l'employé revint, précédant le contremaître:

—C'est vous qui demandez du travail?

—Oui, monsieur.

—Quel âge avez-vous?

—Seize ans et demi.

—Je regrette.... Nous n'employons pas, ici, d'apprentis.

Sous un veston fripé, le torse du jeune homme se cambra. La lueur fulgurante de l'affront lui cingla les yeux:

—Je me présente à vous comme ouvrier.... Voici mon certificat d'apprentissage de tourneur. J'ai débuté à treize ans. J'avais un engagement de trois ans. Au bout de dix huit mois, le patron m'a mis aux pièces, et j'ai gagné jusqu'à dix sous de l'heure.... Voici encore le certificat d'une autre maison où j'ai travaillé six mois. J'en sors. Là, je faisais souvent quinze sous de l'heure. Regardez ce bulletin de paye, il vous en donnera la preuve.

En parlant, le jeune homme déplaçait des papiers dont le contre-maître prenait connaissance.

—Vous avez travaillé sur les gros tours?

—Je sais me servir de n'importe quel outil de tour. Vous pouvez me donner une poulie, un plateau, un corps de robinet, un cylindre, ça m'est égal. Mon travail sera fait convenablement. Je sais fraiser et fileter. Si vous n'avez pas de tours disponibles en ce moment, vous pouvez m'employer à la raboteuse ou à l'étau-limeur.

Le contremaître démonté par tant d'assurance demanda:

—Comment se fait il que vous veniez demander de l'ouvrage à 120 kilomètres de Paris?

—Parce que je ne veux plus rester à Paris.

—Pourquoi?

—J'ai mes raisons.

—Je ne vous les demande pas.... D'ailleurs, voici M. Morviller.

II

Effectivement. Le patron venait d'entrer.

—Qu'est ce? interrogea-t-il.

—Ce jeune homme se présente comme ouvrier tourneur. Ses certificats sont bons. Je ne demande qu'à le mettre à l'essai...

M. Morviller consulta attentivement les papiers que le contremaître lui tendait; puis ses sourcils se froncèrent, son attitude devint soudain hostile.

—Vous vous appelez Eugène Duvert?

—Oui, monsieur.

—C'est bien sûr?

Le jeune homme parut hésiter une seconde; sa pâleur s'accentua. Il balbutia:

—C'est sûr.

—Alors, reprit M. Morviller, pourquoi le papier est-il gratté, à l'endroit de votre nom, sur les deux certificats et le bulletin de paie?

Le contremaître se pencha; un examen plus attentif lui permit, en effet, de reconnaître l'existence du fait signalé.

L'embarras du jeune homme était pénible. Il était manifeste qu'il cherchait, en vain, à dissimuler son trouble.

—Je ne me suis pas aperçu de ça, dit-il.... Les comptables se seront sans doute trompés d'orthographe.

—On peut se tromper une fois ... mais les trois feuilles que vous me montrez prouvent nettement que le nom a été effacé sur chacune d'elles.... très adroitement, je l'avoue.... mais l'imitation de l'écriture, par exemple, est assez grossière.... Allez chercher du travail autre part, mon garçon.

Le jeune homme s'achemina vers la porte vitrée; son regard erra, noyé, lamentable, par delà les peupliers défeuillés du Thérain, sur la plaine embrunie et glacée qui se déroulait au loin à perte de vue.

Soudainement, il sembla faire un violent effort sur lui-même. Sa main desserra le cache-nez qui entourait son cou, comme s'il étouffait, et, d'une voix brisée, il dit:

—C'est vrai. J'ai gratté mon nom sur ces papiers qui sont bien les miens.... et j'ai mis un nom de hasard, le premier qui m'a passé par la tête.

—Pourquoi? interrogea M. Morviller, radouci par cet accès de franchise.

—Je vais vous dire d'abord mon vrai nom: Eugène Pillot. Ça ne m'ôte pas de la valeur. Qu'on s'appelle Pierre ou Jacques, je crois que ça ne signifie pas grand'chose. C'est au bout des doigts qu'on reconnaît l'ouvrier, pas vrai?

—Evidemment.

—Mon malheur est que j'ai un père.... comme il y en a malheureusement trop sur le pavé de Paris. Il boit. Je ne vous l'envoie pas dire. Il y a quinze ans qu'il boit. Au début, il s'absentait seulement les lundis de paie; il laissait chez le marchand de vin pas mal d'argent, mais il en restait toujours un peu pour la maison. Je me souviens que j'étais encore en robe, lorsque j'allais le tirer par la cotte pour le faire sortir du cabaret. A son retour, maman pleurait, et lui jurait. La table était toute mise ces soirs-là. Il faut avoir vu ça comme je l'ai vu pour comprendre une misère pareille.... Il n'y a plus de repos, plus de joie, plus de famille, plus rien!.... L'ivrogne accapare tout à son profit.... Ce sont des scènes, des cris, des larmes. On crève de faim quand on ne peut pas faire de dettes. On vous expulse quand on en fait. On est la risée du quartier, car la pitié, ça n'existe guère.

Bref, mon père, qui était le meilleur ouvrier mécanicien de la place a été renvoyé d'une usine qui l'occupait depuis plus de douze ans. C'était à prévoir. La patience a une limite. En dernier lieu, il travaillait à peine six jours dans une quinzaine. A partir de son renvoi, ça été fini. La boisson l'a complètement nettoyé. Chaque soir, il rentrait ivre. On l'employait seulement quand il y avait un coup de collier à donner. Aurait-il trouvé une place sérieuse, qu'il ne l'aurait pas gardée. C'est honteux à dire, mais c'est ainsi.

En deux ans, il n'a pas apporté vingt francs à la maison. Heureusement, dans les dix-huit derniers mois de mon apprentissage, je donnais à maman cinquante à soixante francs par quinzaine. Elle, de son côté, faisait des ménages. A nous deux, on s'arrangeait pour vivre à cinq, car j'ai un frère et une sœur. Moi, je suis l'aîné.... Je vous demande pardon d'entrer dans tous ces détails qui ne vous intéressent pas.

—Continuez, dit M. Morviller.

—Mon patron d'apprentissage aurait bien voulu me garder. Il m'appréciait beaucoup, et il m'en a donné la preuve. Je ne vous dis pas ça pour me vanter. On n'a pas d'éloge à se faire quand on est bon ouvrier. Le goût d'un métier, on l'acquiert. L'habileté, c'est dans le sang. Il y a des ouvriers qui sont apprentis toute leur vie.

Bref, j'ai été forcé de quitter ma maison d'apprentissage rapport à mon père. Il est venu m'attendre plusieurs samedis à la porte de l'atelier. Il exigeait que je lui donne ma paye. Moi, je ne voulais pas. Je la réservais pour ma mère. Alors, il a fait du scandale dans la rue. Il m'a menacé, puis brutalisé! Que voulez-vous répondre à un homme ivre? Il n'y avait qu'un parti à prendre: celui de fuir.

C'est ce que j'ai fait. Je suis rentré à Levallois, dans cette maison dont vous avez le certificat sous les yeux, et j'ai logé à l'hôtel. Maman, seule, connaissait mon adresse. A chaque quinzaine on partageait l'argent touché. La vie était devenue intolérable pour nous deux: à force de me priver, je n'avais plus de force au travail. Elle, de son côté s'évanouissait pour rien.

Enfin, la semaine dernière, le père a réussi à apprendre où je travaillais. Je l'ai trouvé à la porte de l'atelier le soir de la paye.

—Donne-moi ton argent, me dit-il.

J'ai refusé. Il s'est jeté sur moi. Je ne me suis pas défendu. Deux agents nous ont menés au poste. On s'est expliqué devant le commissaire. Le père a pris comme moyen de défense que je refusais de rentrer sous son toit. Le commissaire m'a donné tort (vu que je ne suis pas majeur) et m'a invité à le suivre de bon gré.....

Alors, je me suis fait la réflexion que, du moment que la loi était contre moi, il me fallait tourner contre elle.... Maman ressemble à un fantôme tant elle a pâli. Mon frère, qui a treize ans, ne se porte guère bien non plus. Quant à ma petite sœur, elle est quasiment poitrinaire. Le médecin a dit que si on ne la mettait pas immédiatement au grand air, et si on ne suivait pas exactement son ordonnance, elle serait enterrée avant l'automne prochain.

Une ordonnance, c'est facile à écrire. Mais, quand on n'a pas le sou, c'est difficile à suivre.

J'ai donc cherché à tourner la loi.... puisqu'elle m'empêche de venir en aide à ma famille, et que mon père a tous pouvoirs sur moi jusqu'à ma majorité. On ne réfléchit pas assez à ces choses-là, car on serait tout de suite frappé de leur injustice. Un fou est mis en interdit: on le soigne dans un asile. L'ivrogne, souvent bien plus dangereux, on ne s'en occupe pas. Sa femme est sans défense. Au lieu d'être nourrie par lui, elle l'a à charge, avec les tortures en plus. Les enfants meurent autour de la table vide. Ça ne fait rien. Du moment que l'ivrogne ne cause pas de scandale dans la rue, il garde tous ses droits de chef de famille.... C'est y vrai, ce que je dis là?

—Certainement.....

—Enfin, pour en finir, on m'a dit hier qu'il y avait du travail dans votre maison, et j'ai tout de suite pensé que si je réussissais à "m'embaucher," ça serait le bonheur pour tous.

Maman m'aurait rejoint, mon frère et ma sœur aussi. Avec ma petite journée, je leur aurais assuré le pain et la santé.... On aurait vécu tous les quatre, tranquilles, heureux, ignorés, sans que personne puisse retrouver notre trace.....

Voilà pourquoi j'ai gratté mon nom sur les certificats en question.

La gorge serrée, le jeune homme gagnait la porte.....

M. Morviller le retint, et, s'adressant à son contremaître:

—Mettez ce jeune homme au tour vertical No 2, et appointez-le suivant ses capacités.... Je vous le recommande tout particulièrement.

—Merci, monsieur, dit le jeune ouvrier d'une voix étouffée.

Mais l'effort viril de langage dont il venait de faire preuve avait dépassé ses forces: l'enfant sommeillait sous l'attitude superficielle de l'homme, et les larmes lui churent brusquement des yeux.

CHRONIQUE PARISIENNE.

A propos du centenaire de Manuel Garcia. — Quelques anecdotes sur Mme Pauline Viardot. — La Ristori.

Ces jours-ci, à propos du centenaire de Manuel Garcia, un chroniqueur étourdi parlait de Mme Viardot comme d'une figure disparue. La spirituelle doyenne de l'art lyrique, par un billet joliment piquant, lui montra bien qu'elle était toujours de ce monde.

Le "Petit Parisien" publie d'intéressants souvenirs anecdotiques sur Mme Viardot:

Si Mme Pauline Viardot est toujours bien vivante, que d'événements elle se peut rappeler depuis ses débuts au théâtre Italien, qui datent de 1839.

Mais, si jeune qu'elle fût alors, elle avait déjà couru le monde et, avant le public parisien, affronté bien des publics étrangers. C'est, dès sa petite enfance, qu'elle avait paru sur la scène.

Garcia, le père, dirigeait des tournées lyriques, en Europe et en Amérique, et toute la famille y prenait part, à ses côtés.

Il avait été le professeur de ses enfants, maître excellent, mais rude.

On raconte que, un jour, jouant à New-York, "Othello", avec celle qui devait être la Malibran, il lui recommanda de faire attention à la dernière scène, où, la fois précédente, il lui était arrivé de faiblir.

—Prends garde, lui dit-il, ou, au lieu de faire seulement semblant de te frapper de mon coup de poignard, je te frapperai réellement.

Et, cela était dit si sérieusement, que la jeune fille, à ce moment, regardait, en effet, son père avec terreur—ce qui ajoutait d'ailleurs à l'illusion dramatique.

La Malibran avait prévu les grandes destinées artistiques de sa "petite sœur", de Pauline Garcia. Et Pauline Garcia tint d'elle, en effet, son enthousiasme, ses nobles fièvres, sa passion du beau.

"Une étoile de première grandeur, une étoile à sept rayons, a fait briller sa charmante lueur virginale aux yeux ravis des "dilettanti", disait un critique lorsqu'elle parut dans "Othello", à son tour.

Et Théophile Gautier dessinait d'elle ce portrait: "Elle est bien faite, élancée, avec un cou souple, délié, une tête attachée élégamment, de beaux sourcils, des yeux onctueux et brillants, dont la petite prunelle noire fait plus vivement encore ressortir la nacre limpide, un teint chaud et passionné, une bouche épanouie...."

Après s'être montrée une merveilleuse tragédienne lyrique, elle fut, quelques jours plus tard, une délicieuse comédienne, dans la "Cenerentola", de Rossini: "Il est impossible d'être plus espiègle, plus mièvre, plus petite fille et jeune chatte que Mlle Garcia. Elle a de petites contenances humbles et soumises les plus ravissantes du monde."

Puis, une magnifique carrière, dans presque tous les rôles de la Malibran, et, après bien des succès, la création du "Prophète" de Meyerbeer, la résurrection de l'"Orphée" de Gluck, la "Sapho" de Gounod.

Et, à ce propos, il est intéressant de rappeler que c'est à Mme Viardot que Gounod dut la représentation de la première œuvre, et d'être le compositeur qu'il fut.

Les librettistes n'avaient point de confiance en ce jeune musicien, les théâtres ne s'ouvraient point pour lui, Mme Viardot aplanit tous les obstacles. Dans tout l'éclat de sa renommée, elle lui promit de chanter son premier opéra et elle obtint pour lui, d'Emile Augier, le livret de "Sapho".

Elle fit mieux encore. Il avait besoin de solitude et de tranquillité pour s'abandonner à son inspiration. Elle l'installa dans sa propriété de Courtavenel, veillant à ce qu'il n'eût aucune préoccupation matérielle.

N'était-ce pas là une grâce, une délicatesse dans la protection, dont les exemples ne sont point très fréquents?

Une grande amitié littéraire a orné sa vie, celle de Tourgueneff. Elle avait alors quitté le théâtre, mariée à l'écrivain laborieux et avisé que fut M. Viardot.

Le romancier russe vivait dans l'intimité de ce foyer, volontiers ouvert à toutes les manifestations d'art.

Mme RISTORI.

Il avait même donné à la maîtresse de la maison un domestique russe, qu'il avait ramené de son pays. Mais celui ci, qui avait servi auparavant dans un très aristocratique château, vint un jour trouver Tourgueneff et lui annonça qu'il quittait cette place.

—Pourquoi, dit Tourgueneff, n'es-tu pas heureux auprès de cette grande artiste, qui est la femme la plus bienveillante qui soit?

—Si, mais.....

—Mais, quoi?

—Mais, "ce n'est pas de mon monde!" Il n'y a aucun souci d'étiquette.... Il arrive à Madame de me parler tandis qu'elle est à table!

L'aimable simplicité de la cantatrice choquait cet étonnant serviteur, qui ne considérait les gens que d'après la hauteur et le dédain qu'ils lui témoignaient.

Or, Mme Viardot, intelligente, lettrée, d'une extrême activité intellectuelle, a toujours eu des opinions fort libérales.

Après avoir chanté la musique des autres, elle s'était mise à composer elle-même. Il y a, de Tourgueneff, des lettres charmantes qui laisent adressées. Il l'invitait au travail, il lui proposait de plaisants marchés: "Si vous vous mettez à faire des sonates, je reprendrai ma besogne littéraire. Un roman pour une sonate? Cela vous va-t-il?...."

Mme Viardot a laissé aussi de grands souvenirs dans son enseignement au Conservatoire. Bien des artistes, qui ont marqué d'une façon éclatante leur passage au théâtre, lui doivent leur renommée.

Si Mme Viardot est la doyenne de l'art lyrique, la doyenne des artistes de tragédie et de comédie est Mme Ristori, née la même année que Pauline Garcia, et devenue marquise del Grillo. Surprenante aussi de jeunesse, la Ristori publiait encore il y a peu de temps des réflexions sur le théâtre, pleines de justesse et d'enjoûment.

Les ordres de chevalerie au Japon.

Le Japon, qui veut maintenant n'être qu'une nation jeune, possède depuis moins de trente ans ses ordres de chevalerie. On prétend même qu'il s'est adressé à la France pour en établir les rouages. La noblesse existe là-bas depuis 1885 seulement et comporte cinq degrés: prince, marquis, vicomte et baron.

Quant aux ordres, ils sont au nombre de six:

Le premier est l'ordre impérial du Chrysanthème, qui ne comporte qu'une seule classe. Ceux qui le possèdent sont regardés comme parents du mikado. Un seul personnage japonais en est titulaire, en dehors de la famille impériale: c'est le marquis Ito, ambassadeur à Paris. Mais, en France tous les Présidents de la République depuis Jules Grévy l'ont reçu, sauf M. Casimir-Perier.

Viennent ensuite l'ordre unique du Paulownia, qu'aucun Français n'a encore reçu: l'ordre du Soleil Levant, l'ordre du Trésor Sacré, l'ordre militaire du Milan d'or, et enfin l'ordre de la Couronne Sacrée, réservé aux dames.

Le premier Français qui reçut un ordre japonais fut M. Teisserenc de Bort, décoré, en 1878, de l'ordre du Soleil Levant.

Histoire de Carnaval.

Elles étaient trois demoiselles de Montpont qui s'ennuyaient ferme dans leur vieux castel de Machinchas, en compagnie de M. le marquis de Montpont, leur père. L'aînée, Mlle Isméale, avait 36 ans; elle était laide et boutonnée; la seconde, Mlle Amélie, était fort sotte; la troisième, Mlle Henriette, qui n'avait que 24 ans, quoique dénuée de beauté comme ses sœurs, montrait un visage piquant, avec deux yeux bruns très vifs.

Les deux premières se résignaient à l'ennui et au célibat, mais la cadette rongeait son frein, et c'est ce que n'ignorait point le jeune docteur Florentin Vaysse qui donnait ses soins au marquis; car si le père des demoiselles de Montpont était trop égoïste et trop avare pour doter et amuser ses filles, il se soignait beaucoup et craignait tellement de mourir, qu'il voulait avoir toujours son médecin sous la main.

En ce temps de carnaval, tout le Midi est en liesse; tout le Midi boit, mange et danse, et Mlle Henriette, qui n'avait jamais dansé, avait mis dans sa tête, cette année-là, de fêter le mardi gras. Le docteur Florentin dînait au château et lui avait promis de lui en faciliter les moyens ce qui fait que, pendant le repas, elle lui lançait des regards anxieux, auxquels il répondait en clignant légèrement l'œil droit, tandis que l'œil gauche louchait vers la porte.

En effet, à peine sorti de table, voyant le marquis s'installer somnolent dans son grand fauteuil, il s'approcha pour lui tâter le pouls.

—Qu'est-ce? dit le marquis.

—Monsieur le marquis, permettez, je vous trouve bien coloré; vous semblez fatigué... Digestion pénible....un peu de congestion....

—Comment, diable!....Mais je me sens très bien.....De la congestion, vous croyez?

Le marquis ne craignait rien comme les congestions.

—Oui, oui, je vous assure; je vous conseille d'aller vous coucher....Je vous visiterai dans un petit moment; reposez-vous, dormez, ce ne sera rien; mais, croyez-moi.....allez vous coucher!

Il le poussait doucement vers la porte; le bonhomme, ahuri, se laissait faire et dès qu'il eut disparu dans les profondeurs du corridor.... patt.... patt.... le rusé docteur introduisit son ami le fils du notaire et un petit voisin qui jouait de la vielle, et voilà le bal en train!

Cependant, dans son lit, le marquis s'agitait sans sommeil.

—Je n'y comprends rien, pensait-il, je me sens très bien.... Vraiment, si je n'avais dans la tête des bourdonnements singuliers, je jurerais que Florentin a la berlue!.... Mais ces bourdonnements.... On dirait qu'il y a en bas toute la musique du village!

Il s'accouda sur son oreiller et soudain un éclat de rire monta jusqu'à lui.

—Par Satan! jura-t-il, on se f.... de moi, je crois!

Il sauta du lit, et sans prendre le temps de se vêtir, il saisit au porte manteau son fouet de chasse, et, tout en chemise et bonnet de coton, se précipita dans le grand salon où, certes, on ne pensait guère à lui! Et tlac! et floc! les coups de fouet de pleuvoir! Attrape qui pourra! Et le marquis de crier:

—Oui, oui, je suis malade, je suis dans le délire! je suis dans le délire!

Le jeune Florentin Vayssse ouvrit la fenêtre et sauta dans la cour; son camarade se blottit sous une table. Mlle Isménie, cahin-caha, se sauva, suivie de sa sœur Amélie: seule, Mlle Henriette ne perdit pas la tête; elle souffla prestement la lumière et s'esquiva. Le marquis dut en faire autant, ce qui permit au fils du notaire d'escalader la fenêtre à son tour.

Ce fut la seule fois de sa vie que Mlle Henriette de Montpont dansa.

Combat d'arrière-garde.

Yinkou, 18 mars — L'arrière-garde russe est engagée dans un combat désespéré près de Kaiyaan, à 20 milles au nord de la passe Tie.

St-Pétersbourg est toujours sans nouvelles de l'armée en retraite.

L'état-major et le peuple sont plongés dans une profonde anxiété.

St Pétersbourg, 18 mars, 2 heures 10 de l'après-midi—Les communications télégraphiques entre St Pétersbourg et l'armée en retraite sont interrompues depuis plus de 24 heures.

Les autorités espèrent que cette interruption ne sera que temporaire, car on ne croit pas que les Japonais aient atteint la ligne de chemin de fer au nord de l'armée russe.

Ce manque de nouvelles cause naturellement une profonde anxiété à St-Pétersbourg. Les dernières nouvelles de l'armée parvenues à St-Pétersbourg ont été envoyées par un correspondant russe de la Presse Associée, le seul correspondant qui se trouve actuellement avec l'armée russe en retraite.

Cette dépêche, datée de Changtufu, à 40 milles au nord de la passe Tie, est parvenue ce matin à St-Pétersbourg. Elle faisait présager que les Japonais tentaient un mouvement tournant pour attaquer les derrières de l'armée russe.

Cette dépêche se terminait sur ces mots:

"Nous croyons que les Japonais opèrent un mouvement tournant d'une vaste étendue et qu'ils sont prêts à attaquer l'armée russe quand celle-ci sortira du cercle de montagnes qui entoure le défilé de la passe Tie."

Les russes pour effectuer leur retraite sur Kharbine n'ont qu'une seule route carrossable, la route mandarine, ce qui est peu pour une armée de 250.000 hommes, embarrassée par des chariots de toutes espèces et harassée constamment par un ennemi. Il est probable que si Linevitch réussit à rendre les débris de son armée à Kharbine ce ne sera qu'au prix d'un terrible sacrifice de vies.

Si les japonais réussissent à lancer une force suffisante au travers de la ligne de retraite il est probable que l'armée russe se verra dans l'obligation de capituler.

La mobilisation d'une nouvelle armée a déjà commencé dans plusieurs provinces de l'empire quoique l'ordre s'en ait pas encore été rendu public.

Une division de la Garde Impériale a reçu ordre, aujourd'hui de se préparer à partir pour le front.

Les journaux en général paraissent satisfaits de la nomination de Linevitch au commandement suprême. On se rend compte que les défaites subies par Kouropatkine rendaient son rappel impératif mais on reconnait cependant que tout le blâme ne doit pas retomber sur lui, et son malheureux sort inspire la compassion.

Le départ de Kouropatkine.

St-Pétersbourg, 18 mars—Une dépêche de Changtufu annonce que le général Kouropatkine est parti aujourd'hui pour St Pétersbourg.

Cette nouvelle dissipera les rumeurs qui annonçaient que l'ex-commandant-en-chef s'était suicidé.

Quoique la chute de Kouropatkine fut inévitable au point de vue militaire, elle n'en soulève pas moins les sympathies de la population qui se rend compte de toutes les tracasseries qu'il a subies de la part de l'état-major général.

Le général Sakharoff était son ennemi acharné et le général Dragomiroff son plus sévère critique.

Ses propres subordonnés étaient jaloux et obéissaient à ses ordres en murmurant.

Le général Linevitch est un véritable officier de carrière qui a d'excellents états de services en campagne.

Il est presque aussi cordialement détesté par l'état-major général que ne l'était son prédécesseur.

Une vieille rancune existe entre Kouropatkine et Linevitch, datant d'une querelle personnelle à l'époque où Kouropatkine commandait l'armée du Trans-Baïkal.

Limevitch après un échange de gros mots demanda satisfaction. Kouropatkine déclara alors qu'il ne pouvait se battre avec un officier d'un rang inférieur au sien. La disgrâce de Kouropatkine sera donc encore accentuée du fait qu'il est remplacé par son ennemi personnel.

L'avance japonaise.

Changtufu, 16 mars (retard dans la transmission) — Les combats d'arrière-garde se poursuivent sans interruption.

Les soldats blessés dans les derniers combats, au nombre de 1700, ont été envoyés le 15 mars au nord de la passe Tie.

Dans la matinée du 15 mars les Japonais ont porté leur principale attaque contre l'aile gauche russe.

Dans la soirée ils ont aussi attaqué l'aile droite.

Le bruit court que plusieurs colonnes d'infanterie et de cavalerie japonaises s'avancent au nord et à l'ouest du chemin de fer avec l'intention évidente de couper les communications russes.

L'avance japonaise continue régulièrement.

Les russes, quoique fatigués par trois semaines de combats incessants, opposent une résistance opiniâtre.

Les horreurs de la retraite

Paris, 18 mars—Le correspondant du "Matin" à Kharbine a envoyé à ce journal une description des scènes horribles dont il a été témoin pendant le voyage en chemin de fer de la Passe Tie à Kharbine.

Les blessés, allongés dans les coins des wagons, restaient exposés sans soins et remplissaient l'air de leurs gémissements et de leurs plaintes.

Les trains dépêchés sur Kharbine étaient fréquemment attaqués par des hordes de bandits chinois qui en plusieurs endroits avaient enlevé les rails.

Le correspondant ajoute que les officiers russes avec lesquels il s'est entretenu étaient indignés de ce que l'ordre de retraiter eut été donné alors que les positions de la passe Tie étaient encore tenables.

EN RUSSIE.

Londres, 18 mars— Les correspondants en Russie de plusieurs grands journaux anglais font de tristes prédictions sur les troubles intérieurs qui ne manqueront pas d'éclater en Russie au moment de la mobilisation. Il est probable que ces troubles obligeront le gouvernement à suspendre les hostilités.

Le correspondant du "Daily Telegraph" dit:

"Si la mobilisation est exécutée la guerre se poursuivra pendant une période indéfinie en dépit de l'échec rencontré par le gouvernement russe pour l'émission d'un emprunt à l'étranger.

Mais tous les symptômes semblent démontrer que l'esprit de résistance augmente parmi le peuple et la formation d'une nouvelle armée ne s'accomplira pas sans soulever de graves désordres.

De nombreux conscrits, en vue de ne pas servir, se coupent un ou deux doigts de la main droite Cette mutilation volontaire a pris de telles proportions que le grand-duc Vladimir a appelé sur ce fait l'attention de l'empereur.

Au Japon.

New York, 18 mars—On mande de Tokio au "Times":

"La presse japonaise considère que la Mandchourie est maintenant virtuellement occupée par les armées japonaises. Les journaux envisagent la paix comme très éloignée en raison du mauvais vouloir montré par les russes en ne voulant pas admettre qu'ils sont battus.

Dans de telles circonstances les Japonais sont décidés à poursuivre la guerre vigoureusement.

Le premier ministre japonais, dans un discours prononcé vendredi soir au cours d'un banquet donné au Club des Banquiers, a demandé à ses auditeurs de bien vouloir concevoir la position de la Russie, qui, quoi qu'ayant des ressources infiniment supérieures en hommes et en argent, se voit maintenant obligée de s'avouer vaincue par un ennemi qu'elle avait toujours considéré avec mépris.

Le ministre a déclaré ensuite qu'il ne fallait pas s'attendre à voir la Russie faire une telle concession immédiatement et que les Japonais devaient se préparer à poursuivre la guerre à outrance.

Mort de Mme Vardaman.

Jackson, Miss. 18 mars— Mme Mary Fox Vardaman, mère du gouverneur James K. Vardaman, est morte subitement ce matin dans la chambre à bains de la maison exécutive où elle habitait avec son fils.

En se levant ce matin Mme Vardaman était en parfaite santé.

La défunte était âgée de 65 ans. Elle avait été maîtresse de poste à Greenwood pendant l'administration du président Cleveland.

Les divers départements de la Maison d'Etat ont été fermés aujourd'hui par respect pour la mémoire de la défunte.